

Elsa Buet

Pourriez-vous vous présenter et intégrer à cette présentation votre lien au DU Espaces Communs en mentionnant sa genèse? Qu'est-ce qui vous a poussé à construire cet outil d'essaimage et qu'est-ce qui vous lie individuellement à ce dispositif ?

Nicolas Détrie

Je suis Nicolas Détrie, je fais partie des personnes qui ont participé à la création de l'association Yes we camp. J'assure la direction de cette organisation professionnelle.

Concernant la genèse du DU, on peut la dater autour de 2017 où nous étions dans un moment de grande visibilité grâce au projet des Grands Voisins. Cela nous a donné de la confiance sur ce que nous étions capables de produire. Cette visibilité extérieure a aussi fait qu'on a reçu beaucoup de sollicitations - à la fois des sollicitations intellectuelles qui nous demandaient de décrire ce que nous faisons, mais aussi des sollicitations d'implication qui nous proposaient d'intervenir dans d'autres contextes, dans d'autres villes.

Nous avons eu un déclic, avec une grande envie de partager l'émulation que nous étions en train de vivre sur le site des grands voisins, étant convaincus qu'il fallait construire cette réponse à plusieurs. Ainsi est né quelque chose qu'on a appelé le Forum camping, puisqu'on avait fabriqué un petit camping dans les anciennes allées de l'ancien hôpital, et qu'on a pu loger comme ça 150 personnes pendant 48 heures. C'était le jeu : manger ensemble, dormir ensemble, passer des journées entières et s'interroger sur ce que nous étions en train de vivre, d'être capable de le nommer et de se demander quelles seraient les étapes d'après d'identifier l'enjeu de transmission, de mettre des mots sur ces lieux que l'on crée, sur ces espaces que l'on habite. Ce sont des expériences, c'est la raison principale pour laquelle je crois d'ailleurs, nous y sommes engagés. Nous devons être capable de les décrire, nous devons aussi être capable de se mettre en réseau avec les différentes initiatives qui existent. Pour faire se rencontrer ce grand réseau, nous avons demandé à 15 personnes d'inviter chacune 10 personnes, dans une logique de collectif par rhizome. Dans ce forum camping a été identifié l'enjeu d'élargir le groupe, et de rendre visible ceux qui font déjà ce genre d'espace qu'on appelle à partir de ce moment là des espaces communs. Pendant ces 48h, on identifie clairement la richesse qui réside dans le fait d'apprendre les uns des autres pour être capable de partager.

Un autre enjeu réside dans le transfert de savoir-faire et le transfert de confiance à l'égard de porteurs de projets, d'autres collectifs. Avec Yes We Camp, nous aimerions qu'il y ait des centaines de lieux, mais nous ne pouvons et ne voulons pas être opérateurs de toutes ces expériences. Si la ville de Besançon nous appelle, nous leur répondons qu'il y a probablement sur le territoire autour de Besançon des personnes qui sont capables de faire ce que l'on produit. La réponse face à ce constat est "Oui, mais nous n'avons pas confiance, et vous avez les compétences dont nous avons besoin". On voit bien qu'il y a un enjeu de transférer un label de confiance et un label de compétences, qui n'est pas qu'un label mais représente une réalité de compétences.

Avec ces intuitions, et grâce à un programme national intitulé French Impact, qui finançait 20 projets en France sur des thématiques d'innovation sociale, nous avons lancé en 2018 le diplôme universitaire Espaces Communs. Nous l'avons lancé dans une logique de partage, avec un archipel de lieux, et avons fait une proposition à Arnaud Idelon, à ce moment-là journaliste, qui avait un propos éditorial fort et observais de manière critique l'émergence de tous ces lieux, et qui avait un niveau d'exigence sur des sujets tels que le social washing, le greenwashing, sur l'importance d'avoir des expériences réelles et vécues. Et le 3e partenaire, ça a été l'université Gustave Eiffel, toujours dans une logique partenariale et de ne pas avoir un étendard Yes We Camp, dans l'optique de formaliser une

sémantique et des compétences. Et pour ça, l'approche universitaire, c'est la plus exigeante, et c'est donc celle qu'on a choisi de d'opérer entre Ancoats, Yes We Camp et l'université Gustave Eiffel.

Arnaud Idelon

Pour me présenter, je suis un amoureux des tiers-lieux, des communs, du monde culturel, de la création et de la fête comme espace politique. Une autre pratique est au coeur de ma pratique : il s'agit de l'innovation pédagogique, et c'est à ce titre que j'interviens en tant que co-coordonateur du diplôme universitaire espace commun avec toi Elsa. D'une manière générale j'ai différentes casquettes autour des espaces communs : faiseur avec le sample, consultant avec Ancoats, enseignants à la fac. Et puis je travaille également à l'Observatoire des tiers-lieux à France Tiers Lieux.

En 2017, j'étais journaliste et je venais de sortir un article dans Makery sur les formations qui commençaient à se monter en France autour des tiers-lieux dans lesquels j'avais fait l'immersion et sur lesquels j'avais une double réflexion. La première sur la transmission : Comment transmettre ce qui se passe dans ces lieux sans en faire une recette magique, une formule, sans enfermer ce sujet. Car pour moi, la pire des choses qu'on pouvait faire, c'était expliquer ce qu'est un tiers lieu dans une salle de cours avec des PowerPoint. Les tiers-lieux sont expérimentaux, contextuels, situationnels, et il s'agissait d'aller d'aller chercher cela dans la transmission. La deuxième portait sur la question de l'échelle, du scale up. J'avais très peur de la réplique du modèle, et je voyais certaines organisations comme Yes We Camp commencer à grossir et être ultra visibles et mon questionnement c'était : comment un opérateur multi-sites peut mettre autant de soins dans un lieu et comment on continue à faire du sur-mesure. En fait, ça revient à la première question : comment on garantit l'entrée contextuelle des situations et on fait de l'artisanat en faisant.

Nicolas avait justement lu mon article qui faisait un état des lieux d'un certain nombre d'écueils, et m'a alors proposé d'imaginer une formation qui pourrait faire sens, qui pourrait éviter ces écueils. Un binôme s'est très vite monté avec Alain Biriotti de Codesign It, qui a monté un diplôme universitaire avec le CRI, puis avec le CNAM, qui forme au codesign, aux dynamiques collaboratives. Je me suis immergé dans ce diplôme comme étudiant : j'ai regardé ce qui marcherait pour nous et ce qui marcherait moins. Le protocole, le dispositif pédagogique de ce diplôme, était open sourced, il était mis à disposition et l'idée c'était de voir comment on pouvait butiner à l'intérieur et l'adapter à notre objet qu'étaient les tiers-lieux et les espaces communs. Un travail de réflexion s'en est suivi, avec aussi Julie de Yes We Camp, et en sont sortis des grands axes : l'immersion dans des lieux en contact avec le contexte, la diversité des apprenants et apprenantes - de se dire on monte pas une formation pour des architectes ou des urbains ou des artistes, mais on monte une formation pour tout ça et surtout une formation pour créer des situations qui mettraient en dialogue les expériences, les expertises, les points de vue de toutes ces personnes. Il y a aussi l'apprentissage par le faire, qui consiste à dire que l'on apprend par des apports théoriques, mais qu'on apprend aussi en faisant, en prototypant, en travaillant avec les équipes qui nous accueillent. Un autre axe est celui d'accueillir les controverses : il n'y a pas une formule magique et surtout si on apprend, on apprendra aussi des murs que se sont pris les autres organisations qui nous partagent généreusement ces retours d'expérience. L'idée c'était aussi de dépasser une organisation, d'aller chercher des personnes à des endroits qui viennent du travail social, de la culture, des lieux intermédiaires et indépendants, de l'architecture, de l'urbanisme, pour avoir des points de vue différents. Pour construire ce diplôme, on a monté un comité éditorial avec une quinzaine de voix illustrant ces disciplines.

Et puis il y a eu ce dernier partenariat avec l'université. Je me rappelle que nous nous sommes posé la question du portage, et que nous avons souhaité que cette formation soit portée par une université pour différentes raisons. L'une d'entre elles est la légitimité. En effet, ce sont des métiers ou des modes

de faire qui peuvent apparaître en marge, alternatifs, expérimentaux. Les amener à l'université, c'est aussi leur donner une vraie assise institutionnelle, également dans cette recherche de confiance avec les partenaires publics et privés. Une autre raison est celle de la proximité avec la recherche : ce DU en allant voir plein de lieux différents, ça peut être des terrains assez fous pour des doctorant.e.s. Et puis, on peut aussi être un endroit d'innovation pédagogique au contact d'enseignants et enseignantes de l'université.

Et puis après s'est posé la question de l'université avec laquelle nous allons travailler : l'école de paysage de Blois, Sciences Po, l'école d'architecture de Belleville ? Et en fait, se rapprocher de l'université Gustave Eiffel, ça faisait sens dans le sens où on enfermait pas le diplôme universitaire dans une discipline et ça disait bien ce qu'était l'objet de de cette formation. L'université Gustave Eiffel a l'atout d'avoir à la fois une école de génie urbain, une école d'urbanisme, une école d'architecture, des sciences sociales et des sciences humaines et on voulait se positionner dans cet archipel disciplinaire.

Elsa Buet

Merci. La collaboration avec une université pose la question de la reconnaissance des compétences, et de l'institutionnalisation des pratiques. Selon vous, le diplôme universitaire forme t-il à un métier, celui de coordinateur-trice de tiers lieux par exemple ou forme t-il à une attitude, à des compétences transverses?

Nicolas Détrie

En ce qui concerne la formation à un métier, je ne les opposerais pas nécessairement. Par exemple, dans notre histoire, lorsque nous avons commencé à être fortement sollicités pour intervenir ailleurs et partager ce que les gens identifiaient comme notre savoir-faire, que nous ne savions pas forcément comment nommer en termes de compétences, nous avons imaginé une formation de trois jours. Nous l'avons soumise à la préfecture pour qu'elle soit reconnue comme une formation permettant aux gens d'utiliser leur crédit formation pour passer ces trois jours avec nous. Cependant, elle a été refusée au motif qu'elle ne correspondait pas à un métier existant. Mais depuis, ce métier de coordinateur de tiers lieux a été créé et figure désormais dans le code ROM de l'INSEE ou d'un organisme similaire qui établit les codes des métiers. Cela montre que ce métier touche en réalité à de nombreux autres domaines. C'est davantage une forme de gestion des biens communs, et ce que nous sommes capables de faire ne se limite pas à la création de lieux. Parfois, nous avons des discussions approfondies avec des professionnels d'autres domaines, tels que les soins de santé, et nous apprenons mutuellement. Nous savons ouvrir des espaces, mais dans le cadre de ce diplôme universitaire, nous nous impliquons dans des contextes territoriaux très variés, où chacun nous raconte son histoire. Nous rencontrons également les acteurs sociaux, éducatifs et économiques qui gravitent autour des lieux que nous visitons. Pour moi, l'approche territoriale est essentielle, car elle rejoint un objectif plus profond, à savoir comment nous considérons l'espace comme une ressource. Si l'espace est une ressource, il faut en prendre soin, et pour cela, des règles sont nécessaires. Qui devrait établir ces règles ? Ceux qui utilisent l'espace, ceux qui ont conscience que sa mauvaise gestion peut entraîner sa disparition. C'est pourquoi nous avons choisi de l'appeler "espace commun" plutôt que lieu ou tiers-lieu, car nous ne travaillons pas nécessairement entre quatre murs, et je trouve que cela fonctionne très bien.

Nous pourrions utiliser beaucoup plus les infrastructures déjà existantes, plutôt que de détruire la terre et de prélever des ressources. Nous devons prendre conscience que les espaces existants sont une ressource, et nous pouvons collectivement décider comment les utiliser. Il n'est pas nécessaire de créer de nouvelles entreprises pour exploiter de manière exclusive l'ensemble de cette réserve d'espace. Nous croyons qu'il existe un réservoir d'espace disponible et une réserve d'énergie disponible, qui est notre énergie à tous. Il suffit de consacrer une heure par semaine aux personnes

actives d'un quartier, et soudain, nous avons une force d'engagement colossale. Ainsi, nous essayons de faire comprendre que l'endroit peut révéler cette force d'engagement collectif. C'est une attitude, un comportement, une manière de considérer la ressource. Et ensuite, c'est un cycle, c'est ce que nous voyons dans la théorie des communs. Il y a une ressource, une communauté et des règles. Ce que nous constatons, c'est que lorsque la même salle est utilisée à plusieurs reprises dans la même journée, pour des activités différentes, cela nous oblige à établir des règles. Comment gérer les clés, comment faire le ménage, que doit-on communiquer ? L'établissement de règles crée du lien, de sorte que les membres de la chorale, par exemple, seront indirectement en contact avec les autres utilisateurs de la salle. Nous essayons de travailler sur une équation un peu magique, dans laquelle nous avons une ressource d'espace, du temps de la part des personnes, et la nécessité de lutter contre l'isolement et la perte de liens qui sont si répandus de nos jours. Lorsque nous augmentons l'intensité d'utilisation d'un espace commun, il se crée naturellement du lien, et c'est un processus vertueux. Aujourd'hui, ce qui est intéressant, c'est que je vois les profils des personnes qui postulent pour le diplôme universitaire. Ce sont par exemple des personnes qui travaillent dans des équipements publics culturels, et je pense qu'elles sont au bon endroit. Elles se trouvent dans un contexte où l'on interroge la ressource d'espace et comment elles, en tant que salariées du service public, peuvent contribuer davantage à créer une communauté, des liens grâce à l'établissement de règles d'utilisation et d'intensité. Enfin, il y a aussi un aspect de plaisir et de joie dans tout cela, une sensation de liberté. Dans un monde où l'isolement est de plus en plus courant, c'est parfois un peu triste. Alors, comment cela se passe-t-il ? De plus, nous sommes constamment stimulés par les réseaux numériques, où nous pouvons tout faire depuis chez nous. En discutant, en commandant à manger, en fin de compte, nous pouvons vivre largement en coupant les autres. Cependant, dans ces espaces communs, il y a un enjeu à être au même endroit, en contact direct avec les autres, sans nécessairement devenir amis, mais en croisant des personnes que nous n'avons peut-être pas l'habitude de côtoyer. Et, à la fin de la journée, le défi est que nous ayons vécu quelque chose de plus enrichissant que si nous étions restés chez nous. Cela nous semble être un ingrédient essentiel pour construire une civilisation plus écologique.

Arnaud Idelon

Pour ma part, je vais rentrer un peu plus dans les détails du DU. En fait, ce sont des questions auxquelles nous avons réfléchi dès le départ. Formons-nous à un métier ? Recherchons-nous des compétences spécifiques, ou bien formons-nous à des approches, à des attitudes ? Aujourd'hui, il existe effectivement un métier de coordinateur de tiers-lieu, qui est reconnu dans la nomenclature. Cela résulte d'un travail important réalisé par la coopérative Tiers-Lieu, et ces professionnels forment en quelque sorte des "concierges" ou des "coordinateurs" de tiers-lieux. D'un autre côté, lorsque nous examinons des lieux comme Coco Velten ou le Sample, nous y trouvons des métiers plus traditionnels.

Au Sample, nous nous situons dans une structure qui ressemble davantage à un lieu culturel classique. Nous avons des chargés d'administration, de production, de communication, qui sont des métiers spécifiques avec des compétences et des outils particuliers. Ce qui peut distinguer le travail au Sample du Centre national de la danse, par exemple, c'est l'approche collaborative, l'idée de travailler ensemble dans une logique collective. Cela se reflète dans la diversité des usages de ces lieux, des publics et des parties prenantes. Cela ajoute une complexité supplémentaire, car il faut avoir une vision à plusieurs échelles des enjeux. Nous évoluons au sein de systèmes complexes. Une chose qui nous intéresse dans le DU, ce n'est pas seulement de former à de nouveaux métiers, mais plutôt de réfléchir à comment ces espaces communs ont la capacité de faire évoluer les métiers existants. Par exemple, il existe une formation à l'Observatoire des politiques culturelles appelée "Réinventer les équipements culturels à l'heure des tiers-lieux". Elle vise à permettre à des agents de collectivités ou des directeurs

d'institutions culturelles de s'inspirer de ce qui se fait dans les tiers-lieux, non pas pour copier un modèle, mais pour s'inspirer et voir comment ils peuvent faire évoluer leur relation avec le public, leur mode d'organisation interne, leur modèle économique, et bien plus encore. Ainsi, nous abordons les compétences, l'innovation, mais aussi la posture. Cela concerne également la fabrique de la ville. Si un urbaniste, un promoteur ou un agent de collectivité a une meilleure compréhension des enjeux de ces lieux, cela facilitera le dialogue avec les tiers-lieux. C'est pourquoi notre diplôme universitaire, contrairement à d'autres formations qui forment principalement à des postes de coordinateurs de tiers-lieux, s'adresse à un public diversifié, des urbanistes aux travailleurs sociaux, en passant par les artistes et les entrepreneurs. Dans ce groupe hétérogène, ce qui nous intéresse, c'est que chaque participant reparte avec une compréhension plus fine de la manière dont ces lieux fonctionnent et puisse partager ces connaissances en interne pour changer les pratiques. En fin de compte, nous parlons de compétences, bien sûr, mais aussi de principes d'action et de posture, d'expérimentation, d'itération, du droit à l'erreur, de la capacité à collaborer et à partager la gouvernance, ainsi que de l'hybridation des usages. Nous sommes fiers de voir que ces éléments se retrouvent dans le référentiel de compétences de l'université, notamment l'idée d'assurer la "régie des possibilités locales", qui est vraiment une question de posture. Il y a des outils pour mettre en œuvre ces idées, mais il s'agit surtout d'une manière d'aborder le travail dans un tiers-lieu, en laissant de la place à l'appropriation et à la contribution des participants. Aujourd'hui, je pense que notre DU forme les participants à des compétences pratiques, issues en grande partie de la méthodologie de gestion de projet. Cela inclut la formulation d'objectifs, le déploiement de moyens, la recherche de modèles économiques, la recherche de partenariats, l'évaluation, etc. D'un autre côté, nous formons à des postures professionnelles, à des réflexes, à une réflexivité critique, notamment grâce aux retours d'expérience des divers lieux que nous visitons. En fin de compte, nous enseignons comment appréhender les dynamiques et les attitudes professionnelles qui sont caractéristiques de ces espaces.

Nicolas Détrie

En fait, il s'agit vraiment d'une approche professionnelle, pas de cours du soir pour se faire plaisir. Il y a un véritable enjeu de transformation des métiers. Je répète, ce n'est pas une formation pour le plaisir. À la fin, je ne pense pas qu'il n'y aura que deux ou trois métiers spécifiques pour lesquels nous formons, car de nombreux métiers évoluent. L'organisation actuelle ne fonctionne pas, donc nous devons la changer. Il y a probablement des nouveaux métiers à créer, comme des régisseurs des communs ou des responsables de la gestion des possibilités locales, ainsi que de nouveaux rôles. Les urbanistes, par exemple, voient leur rôle évoluer. Ils ne peuvent plus se contenter de livrer une forme urbaine avec des trottoirs et des arbres. Ils doivent également fournir un mode de vie et contribuer à la composition sociale de l'espace urbain. C'est une nouveauté. Jusqu'à présent, ils ne l'ont pas fait, mais ils commencent à comprendre qu'ils doivent le faire, même s'ils n'ont pas encore modifié leur modèle économique pour le financer. Cela signifie qu'à l'avenir, il y aura des professionnels dans ces organisations qui piloteront ces changements, tandis que d'autres se chargeront de la conception et de la mise en œuvre. Ainsi, de nouveaux métiers verront le jour. La même chose s'applique à l'échelle d'un quartier. Comment pouvons-nous mieux utiliser les ressources existantes ? Comment pouvons-nous tirer parti de la présence de commerçants, d'artisans, d'écoles avec des cours d'école inutilisés pendant une grande partie de l'année ? Pour que tout cela fonctionne, il faudra beaucoup d'interfaces humaines. Il y aura donc toute une gamme de nouveaux métiers qui émergeront, ainsi que des métiers actuels. Je pense aux professionnels de la politique locale, de la gestion urbaine de proximité, aux urbanistes, aux métiers du soin, du social et de l'éducation, tels que les travailleurs sociaux, les éducateurs, les enseignants, etc. Tous ces métiers, souvent très spécialisés, semblent évoluer lorsqu'ils sont exercés dans des espaces collectifs. Nous n'avons pas encore suffisamment de données précises, mais nous observons que la pratique de ces métiers dans des environnements collectifs est différente. Par conséquent, ces métiers sont appelés à évoluer. De plus, il est fort

probable qu'à l'avenir, dans les espaces communs, il y aura des professionnels responsables de la gestion des hôpitaux, par exemple, pour optimiser la circulation dans ces espaces. En réalité, nous abordons une jonction souvent négligée entre la configuration de l'espace et les comportements sociaux. En résumé, l'organisation spatiale contribue à façonner les interactions sociales. C'est un lien essentiel, et il est encore largement à explorer.

Elsa Buet

Ma prochaine question porte davantage sur les outils. Le terme "expérimentation" est très présent dans les tiers-lieux, et il l'est aussi dans le diplôme universitaire. Un parallèle pourrait être fait avec la question de l'innovation, en particulier l'innovation pédagogique. Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre les échanges entre les tiers-lieux et le diplôme. Pourquoi y a-t-il des outils pédagogiques expérimentaux issus des tiers-lieux ? Comment ces outils modifient-ils la manière dont on apprend dans ces lieux, et comment cela se reflète-t-il dans le diplôme universitaire ?

Arnaud Idelon

Je pense que c'est le défi que le diplôme universitaire relève. En 2017, lorsque j'ai écrit mon article, je me suis rendu compte qu'il n'était pas possible de proposer une formule magique en salle de classe pour aborder les tiers-lieux. Ces espaces sont en constante évolution, s'adaptant en permanence au contexte. Je me suis dit qu'il n'y avait pas de solution toute faite, que nous devons nous inspirer de ces lieux pour apprendre. Alors, quels enseignements peut-on tirer de ces endroits ? Eh bien, nous observons que, malgré des ressources limitées en temps et en argent, ces lieux expérimentent constamment. Ils émettent des hypothèses, testent des idées, se trompent parfois, réorientent leur action. Et ils le font collectivement.

Ce qui nous intéresse, c'est comment ces lieux utilisent l'apprentissage par l'expérimentation. Ils prototypent, testent sans crainte de l'échec, sans se lancer dans des plans à long terme. Ils essaient quelque chose qui peut durer un mois, et si ça ne fonctionne pas, ce n'est pas grave. C'est un processus itératif. Dans le diplôme universitaire que nous construisons, nous posons des hypothèses, nous testons des modules de design collaboratif, nous recevons des retours des étudiants, et nous ajustons constamment notre approche.

À l'université, les choses ne sont pas toujours aussi simples. Nous déconstruisons la relation verticale au savoir. En tant qu'enseignant **au sein du DU**, je ne suis pas un "sachant". Notre rôle est de faciliter les situations d'apprentissage, de créer des situations qui mettent en circulation les expériences et les expertises de chacun. Dans le diplôme universitaire, nous avons la chance d'avoir la marge de manœuvre nécessaire pour expérimenter et même pour faire des erreurs, sans craindre de représailles. Nous pouvons essayer de nouvelles approches pédagogiques, voir ce qui fonctionne, et en discuter collectivement. C'est une opportunité que nous valorisons beaucoup.

Nicolas Détrie

J'aimerais apporter une réflexion sur le terme "expérimentation". Dans nos lieux, nous créons des environnements réels qui sont en place pendant plusieurs années. Parfois, nous accueillons des personnes qui étaient sans-abri, et nous ne considérons pas ce que nous faisons comme de l'expérimentation. C'est du réel. Je trouve cela intéressant que d'autres puissent le percevoir comme une démarche expérimentale parce que c'est différent de la manière dont les choses sont traditionnellement menées. Cependant, je suis toujours un peu mal à l'aise avec ce terme. Nous ne jouons pas avec des ingrédients, nous travaillons avec de vraies personnes. Nos lieux accueillent des centaines, voire des milliers de personnes, et c'est de la vie réelle. Je préférerais utiliser les termes simplicité et liberté plutôt que "expérimentation". Sur nos lieux, des choses se passent également, nous nous adaptons en permanence, c'est flexible. Ce qui est particulier, et je comprends pourquoi cela pourrait être qualifié d'expérimental, c'est que nos actions ne sont pas dictées par les mêmes règles

rigides que celles des approches conventionnelles. Nous disons que c'est expérimental, mais avant tout, il s'agit d'espaces réels, vécus par de vraies personnes, avec de vraies émotions.

Dans le cadre du diplôme universitaire, je trouve intéressante la dynamique entre le regard extérieur et intérieur. Nous avons souvent été sollicités pour organiser la vie de ces lieux, favoriser la simplicité et la liberté, produire notre propre analyse critique, évaluer notre impact. Cependant, je trouve que cela peut être problématique. Il est essentiel que ceux qui sont au cœur de ces espaces se concentrent sur la vie réelle et qu'ils ne soient pas contraints de revêtir le rôle d'un chercheur qui mène des expérimentations. Il doit y avoir un dialogue entre ceux qui peuvent analyser ces projets avec un regard plus académique et expérimental, et ceux qui vivent au quotidien dans ces espaces. C'est à travers cette articulation que le diplôme universitaire devient pertinent, en permettant une compréhension approfondie de ce qui se passe dans ces lieux et un regard extérieur analytique et comparatif.

Elsa Buet

J'aimerais poser deux questions pour conclure. La première porte sur la diffusion au-delà du Diplôme Universitaire. En réalité, ce qui ressort en filigrane du dispositif, c'est qu'il existe une intention quasi politique derrière le DU, celle d'apprendre de manière différente et de faire en sorte que, au-delà de l'objet du DU lui-même, l'apprentissage puisse évoluer ailleurs. Comment ce transfert peut-il se produire ?

Ma seconde question est tournée vers l'avenir. Comment envisagez-vous le DU demain, vous qui en avez été à l'origine de sa création ?

Arnaud Idelon

Tout d'abord, la question de l'essaimage est cruciale dans le contexte du DU. Il existe deux aspects importants à considérer. Tout d'abord, les participants au DU sont déjà des alliés, des complices, des individus qui ont pris conscience de la nécessité de faire évoluer leurs méthodes. Bien que le DU puisse parfois surprendre par sa pédagogie, il attire des participants issus de divers horizons professionnels et leur demande de repenser leur approche. La grande question est de savoir comment ces personnes, une fois de retour dans leur environnement professionnel, peuvent influencer le changement. Il ne s'agit pas d'une simple parenthèse, mais d'une expérience immersive qui favorise une circulation de connaissances. La tâche consiste donc à infuser ces idées à l'intérieur des organisations.

Deuxièmement, la documentation est un élément clé. Les travaux personnels requis pour l'obtention du DU prennent diverses formes, notamment la documentation des sessions, les journaux de bord et les expérimentations sur le terrain professionnel. Cette documentation vise à ancrer les apprentissages dans des situations réelles et à stimuler la réflexion et la généralisation. Plus de 100 travaux personnels sont actuellement disponibles, et il est essentiel de les diffuser et de les partager. De plus, nous cherchons à introduire dans le DU une approche similaire à celle des communs, où l'on contribue à renforcer le patrimoine informationnel commun d'une communauté. Cela se fait notamment par la logique du "fork", où l'on prend un code source documenté, l'adapte à ses besoins tout en documentant les modifications pour enrichir le patrimoine commun. Dans le DU, les étudiants ne créent pas des mémoires à partir de zéro, mais construisent sur la mémoire existante, en ouvrant de nouvelles sections ou en poursuivant les conclusions, contribuant ainsi à une accumulation du savoir à partir des différentes itérations. Les deux défis à venir pour le DU sont donc l'infusion de ces idées dans les organisations et la documentation et la diffusion des connaissances.

Nicolas Détrie

À mon sens, il y a un enjeu crucial consistant à accroître le nombre de lieux qui fonctionnent selon des règles différentes de celles de la société de consommation. Je perçois une approche cherchant à élargir notre influence au-delà de notre cercle existant, afin que les personnes travaillant au sein de leurs structures ou entreprises puissent provoquer des transformations. Pour ma part, l'un des objectifs fondamentaux du DU depuis ses débuts a toujours été d'avoir davantage de lieux, encore plus de lieux, beaucoup plus de lieux. Je crois fermement en la capillarité et en la puissance de la démonstration. Les endroits qui fonctionnent différemment, qui sont moins consuméristes, plus abordables, plus libres et plus solidaires sont des qualités que l'on retrouve dans de nombreux lieux que le DU visite et explore en immersion. Toutefois, il y en a encore trop peu. Je souhaiterais que les membres de ma famille, dispersés dans différentes régions de la France, aient la possibilité d'accéder à de tels endroits. Ainsi, ils pourraient vivre les émotions que je tente de leur communiquer, car je crois qu'une simple argumentation intellectuelle ne suffit pas. Nous avons besoin d'émotions, de vécu et d'expériences concrètes. C'est dans ces lieux que tout cela se produit. Ces lieux sont déjà diversifiés et hybrides, mais il est difficile pour eux d'aller au-delà de ce qu'ils font déjà.

Par conséquent, je souhaite que ces lieux se multiplient. C'est là que réside la suite du diplôme universitaire. Il doit continuer à être un outil permettant la création de plus en plus de lieux, qu'ils soient nouveaux ou qu'ils évoluent à partir de lieux déjà existants. Le but ultime est d'élargir la portée de cette approche.